

PROCHAINEMENT À L'ANCRE



★ **LIEBMAN RENÉGAT** ★
RITON LIEBMAN / DAVID MURGIA

24 FÉVRIER > 6 MARS
20H30 (MER 19H) - À L'ANCRE

Une après-midi père-fils à la patinoire. Une vieille femme s'approche. « Monsieur Liebman? C'est dommage que vous ne soyez pas mort à Auschwitz. »

Monsieur Liebman est un juif, mais un juif un peu... spécial, « un renégat à la solde des arabes », disent certains. Brillant intellectuel, professeur de renom à l'ULB et à la VUB, militant marxiste prêt à toutes les révolutions, le père de Riton Liebman est solidaire d'un peuple palestinien dessaisi de ses terres. Au-delà d'un portrait du père ou du fils, les souvenirs de Riton (*Préparez vos mouchoirs, Aldo et Junior, Polisse, Je suis supporter du Standard...*) nous font écumer les époques, nous confrontent à des thèmes plus vastes, comme le militantisme, le respect de ceux qui marchent à contre-courant, les inégalités. Sans oublier l'importante question de la filiation ou comment parvenir à se construire en tant que fils quand l'image du père est si prégnante. Dans *Liebman renégat*, l'admirable Riton nous interpelle avec audace, humour et délicatesse à travers un récit hors du commun orchestré par le talentueux David Murgia.

NOUVELLE CRÉATION

IMPORTANT

- 📅 relâche : du samedi 28/02 au lundi 2/03
- 👤 babysit vendredi!
- 🗓️ moment rencontre 26 février

PROCHAINEMENT AU PBA



OZARK HENRY /
ORCHESTRE NATIONAL DE BELGIQUE

12 MARS
20H - AU PBA

Ozark Henry est un artiste surprenant, qui se présente régulièrement là où on ne l'attend pas. Il se balade le plus souvent pieds nus, prête sa voix aux campagnes pubs de l'IBSR, mais est surtout connu pour être l'auteur-compositeur-interprète de pas moins de huit albums. Sa carrière a pris un tour international il y a plus de dix ans déjà, au lendemain de la parution de *Birthmarks*, son troisième disque. Depuis, les plus grandes scènes européennes ont eu l'occasion de vibrer au son des mélanges rock-art, classique et électro qui ont fait la marque de fabrique et le signe distinctif des opus du Courtraisien. Sa musique, quasi-picturale, suggestive, évocatrice de paysages vaporeux et de voyages lointains, nous fait parfois songer aux plus belles soundtracks de cinéma. Elle appelle des instrumentations riches et nourries. C'est donc tout naturellement qu'Ozark Henry tente à présent l'expérience du concert avec orchestre symphonique. Et quitte à se lancer dans ce type d'aventure, autant voir les choses en grand! C'est donc l'Orchestre National de Belgique qui accompagnera l'artiste sur scène dans l'interprétation d'une petite vingtaine de titres emblématiques (dont les arrangements ont été confiés à Arnould Massart) d'une carrière dense et variée, d'*Indian Summer* et *Verspentine* à *Sun Dance*, en passant par le tout récent *I'm your sacrifice* (paru sur *Stay Gold* en 2013). Last but not least, il s'agira d'un rendez-vous exclusif en Wallonie! Ne le manquez pas...

PROCHAINEMENT AU PBA



DOM JUAN
MOLIÈRE / JEAN DE PANGE

11 > 14 MARS
20H - AU PBA

Une mise en scène diablement contemporaine pour un *Dom Juan* épuré et, surtout, irrésistiblement drôle!

Dom Juan est une œuvre indémodable et intemporelle, sans doute parce qu'elle traite avec génie d'un paradoxe propre à toute société et de tout temps : le désir, et dans le même temps, la crainte viscérale de l'émergence du scandale. Jean de Pange est Français, attaché à la langue, mais surtout au rapport acteur/spectateur, au rôle actif que le public a à jouer pour que l'œuvre puisse prendre sens aujourd'hui encore. Son *Dom Juan* se veut minimaliste : ni décor, ni costumes, mais deux comédiennes et quatre comédiens qui jouent les quinze personnages de la pièce. La traditionnelle scène de théâtre cède la place à une sorte d'arène de jeu installée au cœur même du public, dispositif quadrifrontal dont les premiers sièges viennent mourir au pied des comédiens. Point de spectacle participatif ici, cependant. Il s'agit davantage d'impliquer le spectateur, en lui donnant à entendre au plus près les mots de Molière, en lui offrant l'occasion d'être tout à la fois témoin discret et acteur de ce qui se dit. La mise en scène est placée sous le signe de la liberté, enfreint les règles habituelles du théâtre. *Dom Juan* y flamboie d'insolence et de jeunesse. Jean de Pange réhabilite Molière dans sa lutte farouche et tellement actuelle contre l'hypocrisie générale. Le spectateur, lui, ressort vivifié de ce moment d'échange rare et vrai.

Une proposition de L'Ancre en co-présentation avec le PBA.

L'ANCRE PBA

© Jean-Louis Fernandez



NOTRE PEUR DE N'ÊTRE

FABRICE MURGIA / CIE ARTARA

Une proposition de L'Ancre en co-présentation avec le PBA.

Texte et mise en scène Fabrice Murgia | **Recherches dramaturgiques** Vincent Hennebicq | **Conseiller artistique** Jacques Delcuvelier | **Assistant** Vladimir Steyaert | **Stagiaire** Emma Depoid | **Création vidéo** Jean-François Ravagnan et Giacinto Caponio | **Musique** Maxime Glaude | **Création lumière** Marc Lhommel | **Scénographe** Vincent Lemaire | **Toile de fond** David Carlier, Benjamin Cuvelier et Alain Descamps | **Interprétation** Clara Bonnet, Nicolas Buysse, Anthony Foladore, Scarlet Tummers, Magali Pinglaut, Ariane Rousseau | **Collaboration** Michel Serres, autour de son essai *Petite Poucette* - Editions Le Pommier | **Régie générale** Marc Defrise | **Régie son** Sébastien Courtoy | **Régie vidéo** Giacinto Caponio | **Régie lumière** Emily Brassier | **Décor** Atelier de La Comédie de Saint-Etienne | **Création** Cie Artara et Théâtre National-Bruxelles | **Coproduction** L'Aire Libre / St Jacques de la Lande, La Comédie de Caen, La Comédie de Saint-Etienne, La Comédie de Valence, Groupov, Maison de la Culture de Tournai/NEXT Festival, Le manège.mons et la Fondation Mons 2015 - Capitale européenne de la Culture, Théâtre de Grasse, Théâtre de Liège, Théâtre de Namur, Théâtre des Bergeries / Noisy le Sec, Théâtre Dijon-Bourgogne, Carré Sainte-Maxime | **Soutien** Fédération Wallonie-Bruxelles, Wallonie-Bruxelles International, Centre Wallonie Bruxelles/Paris, DIESE # Rhône Alpes, Eubelius, Riva Audio (www.rivaudio.be), Sabam for culture, Franco Dragone Entertainment Group. Fabrice Murgia est artiste associé au Théâtre National-Bruxelles. Les répétitions du spectacle ont eu lieu en juin 2014 à La Comédie de Saint-Etienne.

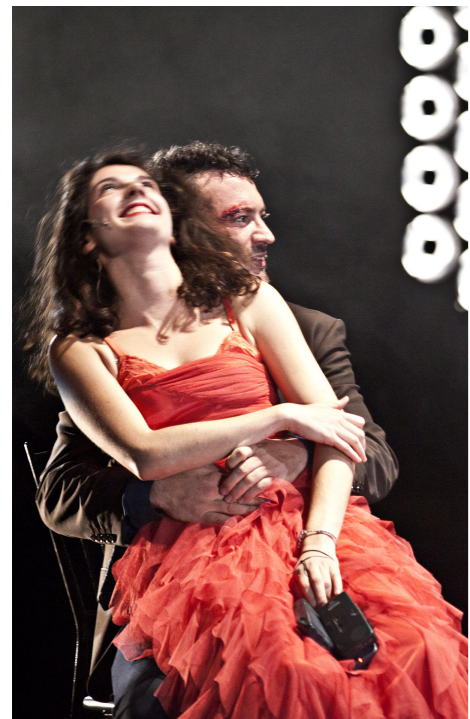


LE SPECTACLE

Dans sa dernière création, Fabrice Murgia porte un regard optimiste sur cette jeunesse « qui a besoin d'espérer » et manie les technologies comme sources d'expression et de contreculture. Un espoir pour appréhender le monde autrement ?

Tout au long de son travail, Fabrice Murgia a interrogé son époque en explorant des thèmes comme la solitude, les nouvelles technologies, l'enfance... Avec *Notre peur de n'être*, il va encore plus loin en abordant sans catastrophisme ni angélisme le monde virtuel, ses forces et ses dérives. Un spectacle placé sous le signe de l'espoir, des utopies et de la transformation du monde. Pour nourrir sa création, Fabrice Murgia s'est inspiré des *Hikikomori*, ces jeunes adultes japonais coupés du monde qui ont choisi de vivre reclus, seuls face à leurs écrans, pour échapper à cette société de plus en plus brutale.

Ce spectacle est porté par six comédiens de talent, une mise en scène énergique et épurée ainsi qu'une bande son originale. Une véritable machine théâtrale qui en fait une fascinante et percutante photographie du monde moderne.



© Jean-Louis Fernandez

FABRICE MURGIA / CIE ARTARA



© D.R.

Fabrice Murgia est né en 1983 à Verviers. Formé au Conservatoire de Liège par Jacques Delcuvelier, il travaille comme acteur pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Aujourd'hui, il exerce en tant qu'auteur et metteur en scène et dirige la Cie Artara.

En 2009, il écrit et met en scène son premier spectacle, *Le chagrin des Dgres* pour le Festival de Liège. La même année, il devient artiste associé du Théâtre National-Bruxelles. C'est dans ce cadre, et en coproduction avec le Festival de Liège, L'Ancre et la Maison de la Culture de Tournai qu'il crée ses deux spectacles suivants : *LIFE:RESET / Chronique d'une ville épuisée*, - une étrange pièce muette -, et *Dieu est un DJ*, adapté du texte homonyme de Falk Richter. En trois spectacles, Fabrice Murgia pose les jalons d'un travail singulier : actualité des langages scéniques, tons et problématiques, points de vue originaux sur des thèmes générationnels, spectacles hyper-sensoriels combinant narration et jeu d'acteurs avec les ressources des technologies avancées du son et de l'image.

En janvier 2012, Fabrice dévoile *Exils*, création ouvrant l'ambitieux projet européen « Villes en scène / Cities on stage » initié par le Théâtre National (7 metteurs en scène européens travaillent la question du « vivre ensemble » et de la multiculturalité dans les villes européennes). En même temps que l'exil au sens politique, c'est le « sentiment d'exil » qui est exploré, exil hors d'« une vie et d'une pensée à soi » lorsque la soumission aux injonctions du système devient trop anesthésiante. En avril 2012, *Les enfants de Jéhovah* est créé au Théâtre Vidy-Lausanne. Inspiré par une lointaine histoire familiale, le spectacle questionne la mécanique et les effets de l'endoctrinement notamment chez les groupes religieux à tendance sectaire tels les Témoins de Jéhovah.

En septembre 2012, *Ghost Road* voit le jour au « Rotterdamse Schouwburg » : un opus poétique et chanté sur les lieux en déréliction, les choix de vie « hors monde » et la question du vieillissement.

En août 2014, Fabrice Murgia se voit décerner, par la Biennale de Venise, un Lion d'argent. L'auteur et metteur en scène est récompensé pour le caractère innovant de son théâtre.



© Jean-Louis Fernandez

NOTE D'INTENTION DE FABRICE MURGIA

La solitude a joué le premier rôle dans chaque projet que j'ai porté au théâtre. Celle qui cause la mort des personnages que je fais vivre, repliés sur eux-mêmes au milieu de nuits interminables, ruminant le monde et ses habitants jusqu'à les oublier.

Dans des pièces sombres et honnêtes, j'ai tenté de peindre la solitude avec les couleurs de mon époque. Souvent, c'est la lumière des écrans qui cause le drame. Je vois une forme de tragédie moderne dans cet acharnement à observer le monde sans pouvoir être entendu. Et petit à petit, les personnages ressemblent aux machines, et les machines ressemblent aux personnages. Dans certains spectacles, les personnages sont eux-mêmes perdus dans la machine.

Mais toujours, au-delà des corps, c'est le rapport au réel qui s'inverse. Celui que je ressens. Est-ce que je vis ma vie, ou est-ce que je la subis ? Suis-je maître de mon jugement, de mes émotions ? A quel point mon corps m'est-il encore utile ? Qui me dit ce qui est beau ? Comment la fiction m'aide-t-elle à oublier les fils qui me font danser sur cette musique qui n'est pas la mienne ? Comment la solitude permet-elle la fiction ?

J'ai tenté d'être sincère en témoignant de mon errance dans ce capitalisme tardif qu'il est difficile de comprendre et dans lequel il est surtout une nécessité de faire de l'art autre chose qu'une explication trop simple et peu convaincante. Mon utopie n'a jamais été de comprendre, mais de nous rendre simplement capables d'hériter de ce monde-ci en essayant de lui rendre sa beauté.

Ensuite, j'ai connu la solitude qui m'a poussé à créer des *patchworks* qui racontent ce monde d'images dans lequel j'ai grandi, avec une grande difficulté de communiquer et un besoin de hurler, de provoquer parfois. J'ai essayé de raconter des histoires en échappant au poids du théâtre classique, en collant des grammaires visuelles à des personnages aux propos choquants et aux accents prononcés rencontrés dans la rue.

Un jour, la solitude est partie. J'avais trop de travail en tête et elle a eu peur. Tout allait trop vite. Et quand je me suis senti moins seul, je n'arrivais évidemment plus à écrire.

J'ai donc pris la décision de partir dans les déserts du monde pour rechercher cette solitude qui s'était enfuie. Je ne l'ai pas retrouvée, mais voyager m'a appris qu'en dehors de la solitude, le monde existait. J'ai croisé de très vieilles personnes qui vivaient sans argent - l'argent étant selon eux une donnée virtuelle inutile

et aliénante. J'ai rencontré des adolescents qui portaient des cicatrices de la guerre dont je lis dix lignes chaque matin sur ma tablette avec mon café. J'ai aussi vu ce que devenaient nos ordinateurs en plastiques, brûlés par des enfants pour en récupérer la moindre trace de métal. La carcasse de nos machines, nos photos de famille, documents de travail, données bancaires, inhalées par les enfants d'un monde que nous ne voyons pas. Au quotidien, pour beaucoup d'entre nous, un monde plus virtuel que Facebook.

Bref, l'humain n'est pas ou plus au centre du système. A ce jour, le rôle de la machine est de servir ce système et de conditionner nos relations. Le fait d'être seul joue un rôle déterminant dans notre rapport à la collectivité, et les formes que lui donne notre époque sont dangereuses, elles mettent fin à toute vie privée, nous dépossèdent de notre intimité, de notre libre-jugement, et nous uniformisent sur le plan culturel. C'est l'approche de la solitude et des nouveaux médias que j'ai adoptée jusqu'alors dans mon travail au théâtre.

Aujourd'hui, je veux poser la question dans le sens inverse : travailler sur la notion d'espoir que peuvent susciter les nouvelles technologies chez les générations actuelles et futures.

Le thème de cette nouvelle création va au-delà d'une conceptualisation numérique du futur. Le spectacle parlera de la notion d'espoir liée à la jeunesse, qui a foncièrement besoin d'espérer et de traduire cette croyance en beauté, de la force qu'ont certaines générations de prendre un tournant, de la fougue avec laquelle éclôt un mouvement de contre-culture.

Aujourd'hui, il s'agit de reconstruire, de réinventer. Les institutions sont dépassées, les écarts entre les décideurs et la jeune génération qui ne se retrouve pas dans l'éventail politique sont alarmants. Et l'espoir n'est pas mort. La jeunesse a conscience qu'elle se doit d'être plus responsable que ses parents et d'inventer des alternatives.

Parmi les lectures frappantes qui ont donné les premières directions à cette écriture, certains essais ont été écrits par de très vieilles personnes, de vieux messieurs qui ont déjà tant donné et qui ont encore tant d'espoir à transmettre, comme Michel Serres, dans son dernier essai *Petite Poucette*. Nous avons vécu deux révolutions occidentales : le passage de l'oral à l'écrit, puis de l'écrit à l'imprimé. Selon Serres, nous vivons une troisième révolution, aussi importante que les précédentes : le passage de l'écrit aux nouvelles technologies. Michel Serres nous parle ni plus ni moins d'une nouvelle mutation du cerveau. Mutation qui s'accompagne,

comme les précédentes de mutations politiques et sociales importantes, à charge de la jeunesse.

Pour ce spectacle, j'inverse la grammaire de narration : ce sont six jeunes acteurs qui manipuleront la machine théâtrale, tant sur le plan technique que narratif. Il est important que l'énergie de ces six êtres en scène soit le carburant du spectacle.

Je travaillerai à partir de plusieurs histoires qui trouveront leur répondant dans le parcours du personnage de l'Hikikomori.

Les Hikikomori sont un véritable phénomène de société au Japon. Ce sont de jeunes adultes coupés du monde, refusant tout contact avec la société et avec les humains. Ils ne sortent pas, commandent tout par internet. S'ils doivent sortir pour s'alimenter, ils favorisent le contact avec un distributeur automatique. Le syndrome de l'Hikikomori s'explique par la pression exercée par la société japonaise sur ses membres dès l'enfance. L'Hikikomori ne s'ennuie pas. Il ne végète pas non plus. Il s'agit d'un choix, d'une façon d'appréhender la vie. Il ne distingue plus le jour et la nuit, se forge une vision du monde qui lui est propre à partir de quelques éléments rassurants, dont l'écran qui lui permet d'observer le monde à sa guise.

Le problème est vieux depuis plusieurs années au Japon, et on l'observe aujourd'hui en Occident. Le phénomène est plus rare dans notre société mais existe. C'est le cas de mon meilleur ami, enfermé depuis plus de dix ans dans la maison de ses parents, à quelques pas de la mienne, à Soumagne, dans le village où nous avons grandi. (...) Je tenterai de témoigner en détails dans mon écriture de nos souvenirs d'enfance, de nos douleurs scolaires, de l'environnement dans lequel nous sommes devenus adultes et de l'énergie avec laquelle nous avons consommé nos premières drogues pour comprendre les raisons de l'isolement de mon ami. Elles sont incontestablement liées à une pression sociale trop lourde pour son imagination débordante. Il s'est enfermé pour ne pas ressembler aux humains qui peuplent nos aéroports, nos télévisions, nos centres commerciaux. Il s'est enfermé pour ne pas devenir fou.

Il m'arrive de rêver que mon ami perçoive les éléments du monde qui le qualifient de parasite avec beaucoup de sagesse, et surtout d'utopie... qu'il s'apprête à descendre dans la rue, comme le prophète d'une génération qui, depuis sa chambre, transforme les outils de l'asservissement en un message d'espoir pour l'humanité.

Fabrice Murgia